

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 29

Artikel: Venez donc nous voir !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'on rencontre de tout : faits historiques, événements joyeux ou tristes, remèdes pour les gens ou les bêtes, recueils de lois, chansons, etc. J'ai dépouillé un manuscrit de 1791, de Trient (Valais), qui débute par un traité de grammaire et d'orthographe, donne le livret, puis une formule pour faire l'encre, puis une liste des arrêts souverains du Valais de 1597 à 1773. Au milieu de tout cela, une série d'une cinquantaine de très vieilles chansons, que je n'ai retrouvées nulle part ailleurs, et qui, sans ce bienheureux manuscrit, seraient complètement perdues.

De nos jours, les chansonniers sont assez nombreux ; ce sont surtout les jeunes filles qui les écrivent. Ce qu'on y rencontre principalement ce sont des romances plus ou moins modernes, la plupart déjà imprimées, et qui ont eu leur grande vogue de 1840 à 1860 ; il en est qui sont dans tous les cahiers sans exception, de Porrentruy à Genève et Sion : *Gentille bâtière, laisse là ton bateau.... — Viens, belle nuit, me courrir de ton ombre.... — Un beau navire à la riche carène.... — Montagnes des Pyrénées, vous êtes mes amours....*, etc.

Par malheur, les vieux chansonniers disparaissent. C'est pour remédier à cet état de choses que la Commission des chansons populaires s'est mise à l'œuvre. Après bien des courses et des recherches souvent pénibles, j'ai recueilli et copié environ 2500 chansons et 1500 mélodies. Puissent nos concitoyens comprendre notre but patriotique et nous aider à le réaliser, et puissent toutes les bonnes volontés réunies contribuer ainsi à conserver pieusement et à perpétuer dans notre pays romand notre inestimable trésor de vieilles chansons populaires.

ARTHUR ROSSAT.

Grâce à papa. — Un major passait la revue de son bataillon. Il aperçut un soldat dont la tunique était fort sale.

— On ne m'aurait jamais vu en pareil état quand j'étais simple soldat ! fit le major, fût en colère.

— Je le crois, major, répond le fantassin, mais y faut dire aussi que mossieu votre père était teinturier-dégrasseur.

Un scandale. — On donnait au théâtre de *** une pièce nouvelle d'un auteur de la localité. Les amis de ce dernier furent introduits dans la salle avant l'heure d'ouverture des portes.

Lorsque le public put pénétrer dans la salle, un spectateur voyant les personnes qui déjà y étaient installées, s'écrie, furieux :

— C'est un scandale qu'on laisse ainsi *emplir* la salle avant qu'il n'y ait personne d'entrée.

VENEZ DONC NOUS VOIR !

En ce temps de canicules, tous ceux qui le peuvent — les veinards ! — prennent la clef des champs. Ils s'en vont à la campagne, à la montagne, aux eaux, à la mer, chacun selon son goût.

Et tous ceux qui partent font naturellement des invitations à leurs amis et connaissances : « Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas ? On compte sur vous ! »

Heureusement que les circonstances ou la bienséance empêchent la plupart de ces « invités » de se rendre à la convocation, sans cela leurs imprudents amphithéâtres goûteraient fort peu le repos des champs et le privilège trop rare de « se changer les idées », comme on dit, et de voir d'autres visages.

Il est bon de modifier quelquefois son cadre, ne fut-ce que pour quelques jours. D'autres lieux, d'autres pensers, d'autres visages. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des personnes à qui vous lie une affection particulière, parents et amis intimes ; celles-là ne fatiguent jamais.

En général, les visites qui vous agrémentent le

moins sont celles qui restent le plus ; on ne leur peut voir les talons. Chaque jour, elles s'excusent d'abuser de votre hospitalité et vous annoncent leur départ pour le lendemain. Mais c'est toujours pour... « demain ».

Ecoutez, à ce propos, l'*Invitation méridionale*, où Gustave Nadaud plaisante gentiment les Méridionaux.

* * *

Voulez-vous faire un bon dîner ?
Venez chez nous à la campagne ;
Allons, laissez-moi vous mener
Dans un vrai pays de cocagne.
Vous prenez le chemin de fer
De Lyon-Méditerranée :
Vous sentez l'odeur de la mer
Le lendemain, dans la journée.
Mon castel est là-haut, là-haut ;
Mais attendez pour me comprendre ;
Point de fatigue, point de chaud,
Pour y monter, il faut descendre.
Ciel toujours bleu, près toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches.
Jamais d'été, jamais d'hiver ;
Puis quelles chasses, quelles pêches !
On n'a pas besoin d'hameçons,
De chiens, de fusils, de costumes ;
Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plumes.
Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et tourterelles ;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles.
Avec la main nous attrapons
Les bartavelles, les outardes ;
Tous nos poulets naissent chapon,
Toutes nos poules sont poulardes.
Nous avons des vins excitants
Qui chantent l'amour et la gloire,
Il faut les conserver cent ans
Avant de songer à les boire.
Puis quel service, quel éclat !
Nous avons des chefs, des artistes
Qui mettent les deux mains au plat
Comme à la bouché les dentistes
Enfin, c'est le pays des dieux
Que la langue ne peut décrire.
Vous ne me croyez pas ? Tant mieux !
Croyez ce que je vais vous dire :
Une famille de Paimboeuf
Vint dîner chez ma tante Isaura,
En mil-sept-cent-nonante-neuf...
Eh bien... elle y demeure encore !

Entendu en passant. — A Paris, 9 heures du soir. Une étoile brille entre toutes au firmament.

— Belle étoile, dit un garçon de peine qui venait de fermer le magasin.

— Oui, répond son camarade, l'étoile scolaire.

— On dit étoile polaire, reprend le premier.
Et c'était Jupiter qui resplendissait au ciel du Midi !

PFOU ! PFOU !

Aou tin dai bailli, laï iavai assebin des grué. Ora ne laï ya pemin dé bailli, ma on paou vaire enco queaque grué — daf zosi, bin sù — ne faut pas parlâ daf zotré. Adon lo bailli l'avaï on couseenal, que l'étaï assebin son valet de chambre, coumin dian tsî lè monsu ; et cé cô l'avaï onna bounamie qu'étaï dza tan crouïe tant que n'a fenna ; l'in fasaï vere de toté le sorté à s'nommo, que n'étaï portant pâ onco s'nomo. Pensa vo vaï qu'on iadzo, clia serpin vin à la couzena ; laï iavai onna grue su lo fû et cin chintaï rudo bon, et ma gaillarda a volliu avaï una piauta de clia dzenellie ; n'y a pâ eu dé nani ; l'a fallu laï bailli, et lo pourou couzena l'avaï rudo pouaire dé cin que deraï lo bailli, et onco que laï avaï avoué lli on grand monsu por soupa. Adan Samuïet intra avoué sa bête que n'avai qu'onna piauta.

— Què-te cin, que laï di lo bailli ? Qua tou fê de l'ôtra couésse ?

— Oh ! monsu lo bailli, n'in avai min d'ôtra ; cliau bite n'an qu'onna piauta per chaâtre.

— Ah ! n'an qu'onna piauta, et bjin lé bon !

Et lo bailli fê semblant dé crêre elia dzenlie. Ma lo matin, qu'on ne vêia pâ enco bin bi, lo bailli vin revélli son volet et laï di :

— Vin vaï ora ; no vollein allâ vère sé le zozi n'an qu'onna piauta.

Et l'avaï on pouchin dordon din la man, et lo pourou Samuïet, vo pensâ coumin grulâva.

Et lo bailli laï desai adi :

— Vai ! Vai ! té vâ vère se n'an qu'onna piauta.

Et l'éleva dza son dordon por fière su lo pourou Samuïet. Ma quand lé qué son vegniu ya que le dyân la *Golhie*, m'inleva sé toté cliau bíté n'étan pas rin que su onna piaute, porqué le dinsé qué dorman, à cin que dian.

— Vo vaidé bin, monsu lo bailli, n'an qu'onna piauta ! lai de Samuïet tot conteint.

— Te va vairé cin ! laï repond lo bailli.

Et ye fâ : Pfou ! pfou, et vaite que toté le bíté via sulé duve piaute.

— Te vai ora ! se n'an pa due piauté, fa lo bailli.

— Ah ! monsu lo bailli, se vo zavai fê : Pfou ! pfou ! ierané, l'arai bin sù retrova sa piauta !

Le paradis des dames. — Une vieille femme demandait à Mahomet ce qu'il fallait faire pour gagner le paradis.

— Ma mie, dit-il, le paradis n'est pas pour les vieilles.

Sur quoi, la vieille s'étant mise à pleurer, le prophète ajouta :

— Console-toi ; s'il n'y a point de vieilles au paradis, c'est qu'elles rajeunissent toutes en y entrant.

FRANÇAIS D'OUTRE-RHIN

DÉCIDÉMENT, les maisons allemandes qui veulent lancer leurs produits en pays de langue française seraient bien inspirées en chargeant de la traduction de leurs prospectus une personne sachant cette langue.

Il y a de ces traductions vraiment inconcevables. Le *Conteur* en a déjà reproduit quelques exemples. En voici un nouveau. Il s'agit d'un produit — vraiment très recommandable, à dire d'une personne qui en a usé, et pas cher — pour le nettoyage des objets d'or, d'argent, d'alfénide, de nickel, de cuivre et d'autres métaux « sans l'usage d'une brosse, sans quelque travail ».

Voici le prospectus délivré à tout acheteur de cet article, pour lui enseigner la façon de s'en servir :

Mode d'emploi.

« On met dans un baquet de bois ou de papier-maché, aussi de fafence, remplis d'eau chaude, la *Plaque Wotan*.

» Par 5 litres d'eau on ajoute 200 grammes de soude.

» Les objets d'argent, d'or ou de nickel que l'on veut nettoyer par la plaque sont mis dans le bain. — Il faut bien faire attention qu'une partie des objets soit en contact avec la plaque.

» Le procédé dure seulement une minute. Après cela on rince les objets dans de l'eau propre et chaude ; on les essuie bien. — Les objets même étant auparavant très sals et oxydés reparaissent dans leur pur brillant.

» Prendre garde à nettoyer des métaux rouges et des métaux blancs chaque pour soi mêmes.

» La *Plaque Wotan* conserve même après un long usage toute sa force.

» La *Plaque Wotan* n'attaque les objets et le métal point du tout.